

## SARTRE ET MIRBEAU : DE LA NAUSÉE À L'ENGAGEMENT

À 50 ans de distance, Mirbeau et Sartre ont incarné la figure de l'intellectuel engagé dans les affaires de la cité, voire de l'intellectuel symbolique rendu intouchable par sa célébrité internationale. Individualistes et libertaires, ils ont exercé un magistère éthique, politique et littéraire. Ce n'est pas un hasard s'ils ont été associés dans un numéro de *19/20*, dont malheureusement les deux parties ont été simplement juxtaposées, comme s'il y avait entre eux solution de continuité. C'est ce lien que je vais tenter de rétablir, par-delà les différences de situations et de formes d'engagement, en étudiant comment ils ont dépassé la noirceur de leur vision du monde pour se lancer tardivement dans des combats pour la Vérité et la Justice. Nous nous référerons à deux romans emblématiques qui se présentent sous la forme d'un journal : celui de la soubrette Célestine et celui de Roquentin<sup>1</sup>. Malgré les différences d'époque, de sexe, de statut social et de culture, les deux diaristes ont en commun une perception nauséuse de l'humaine condition et une vision démystificatrice d'un ordre bourgeois à subvertir<sup>2</sup>. Sartre n'ayant jamais caché son admiration pour Mirbeau<sup>3</sup>, le rapprochement avec *La Nausée* n'a rien de gratuit.

Nous glisserons sur les similitudes qui ne concernent pas notre propos : le décor de la Haute Normandie, le viol et l'assassinat d'une petite fille, la complaisance pour "l'obscénité", le choix de patronymes grotesques<sup>4</sup>, ou l'emploi par Sartre de plusieurs expressions mirbelliennes<sup>5</sup>. Nous n'insisterons pas davantage sur les différences de statut littéraire et social et d'approche philosophique : Mirbeau était un romancier consacré, Sartre un débutant ; l'un était un philosophe vivant « *dans une sphère tout à fait isolée du réel*<sup>6</sup> », l'autre un journaliste confronté aux réalités de la vie ; l'un ne doutait jamais de lui-même, l'autre était miné par le doute et le sentiment de son impuissance ; l'un était un cartésien, chez qui tout devait passer par le filtre de la saisie intellectuelle, l'autre se méfiait de la raison et faisait de l'émotion le critère éthique et esthétique majeur. En revanche, nous mettrons l'accent sur leur traitement de la nausée et sur leur engagement.

### LA CONTINGENCE

Initialement *La Nausée* consistait en « *une longue et abstraite méditation sur la contingence*<sup>7</sup> » — *id est* ce qui n'est pas inéluctable et aurait pu être autre qu'il n'est. Il s'agit donc d'un roman philosophique, où les réflexions du personnage illustrent concrètement une pensée abstraite<sup>8</sup>. Les êtres et les choses se contentent d'« *être là simplement* », sans plan préétabli, sans but, sans possibilité de se laisser « *déduire* » : « *il n'y a rien, rien, aucune raison d'exister* » (p. 159). D'où l'impression d'une « *absurdité fondamentale*<sup>9</sup> » (p. 182) et le sentiment d'être « *de trop* », puisqu'il n'y a nulle part où l'on puisse s'emboîter et se sentir à sa place<sup>10</sup> (p. 173). C'est ce sentiment d'étrangeté, lié à l'expérience ontologique de la contingence, qui est à l'origine de « *la Nausée* »<sup>11</sup>. Si les manifestations en sont bien physiologiques (« *envie de vomir* », p. 173), voire

<sup>1</sup> Célestine rappelle l'entremetteuse de Rojas, Roquentin le Folantin de Huysmans. Pour *La Nausée*, les indications de page renvoient à l'édition du Livre de Poche de 1959. Pour *Le Journal d'une femme de chambre*, elles renvoient à mon édition critique (*Œuvre romanesque*, Buchet/Chastel, 2001, tome II).

<sup>2</sup> Annie-Cohen-Solal juge le Sartre d'alors « *violemment anarchiste* » (Sartre, Gallimard, 1985, pp. 160-161).

<sup>3</sup> Il se dit « *grand admirateur de Mirbeau* » dans ses *Écrits de jeunesse* (Gallimard, 1990, p. 145). Des réminiscences mirbelliennes apparaissent aussi dans deux nouvelles du *Mur*.

<sup>4</sup> Les patrons de Célestine s'appellent Lanlaire, l'initiateur de Célestine Cléophas Biscouille, un poète est nommé Théo Cramp, et un peintre-poète préraphaélite porte le nom improbable de John-Giotto Farfadetti. Dans *La Nausée*, les notables sont nommés Boulibet, Blévine, Bordurin, Impétraz, Parrottin, Bossoire, Minette, Grelot, Pain et Boulange.

<sup>5</sup> Par exemple, « *horrible grimace* » (p. 62), « *larve coulante* » (p. 190), ou « *visage de Méduse* » (p. 203), ou encore « *extase horrible* » (p. 185).

<sup>6</sup> Annie Cohen-Solal, Sartre, Gallimard, 1985, p. 406.

<sup>7</sup> Simone de Beauvoir, *La Force de l'âge*, Gallimard, 1960, p. 111.

<sup>8</sup> « *L'essentiel, c'est la contingence. Je veux dire que, par définition, l'existence n'est pas la nécessité* » (p. 185).

<sup>9</sup> Mirbeau écrit de son côté : « *J'ai beaucoup étudié la vie. Elle est infiniment absurde et infiniment douloureuse* » (« Un joueur », *Le Figaro*, 27 janvier 1889).

<sup>10</sup> « *Nous étions un tas d'existants gênés, embarrassés de nous-mêmes, nous n'avons pas la moindre raison d'être là, ni les uns ni les autres, chaque existant confus, vaguement inquiet, se sentait de trop par rapport aux autres* » (p. 181).

<sup>11</sup> Roquentin finit par s'y identifier : « *Ce n'est plus une maladie, ni une quinte passagère : c'est moi* » (p. 179).

pathologiques (visions délirantes), la cause est existentielle, à l'instar du spleen baudelairien. Dans la scène du jardin public, Roquentin a la brutale révélation de la contingence devant la racine d'un marronnier, qui existe en soi, et non à travers sa « *fonction de pompe aspirante* » (p. 183) : son existence est indépendante de toute finalité, ce n'est qu'une « *masse noire et noueuse, entièrement brute* » (p. 179), et absurde absolument, puisqu'« *il n'y [a] rien par rapport à quoi elle ne [soit] absurde* » (p. 183). Si la majorité n'aperçoit que « *la mince pellicule* » qui lui cache la réalité des choses, Roquentin, lui, ne se laisse pas duper, parce qu'il en voit aussi « *le dessous* » (p. 176), comme Célestine. Il comprend alors le mal-être dont il souffre et se convainc de n'être plus personne<sup>12</sup>, tel Georges, un raté des lettres, qui s'en désespérait, dans un roman de Mirbeau, *Dans le ciel*<sup>13</sup>. Pour Roquentin, au contraire, la néantisation de son *moi* est la condition de la liberté : elle est donc positive, comme elle l'était pour l'abbé Jules<sup>14</sup>.

Bien qu'aucun des romans de Mirbeau ne soit de « *la philosophie mise en images*<sup>15</sup> », la contingence y est un thème récurrent. Elle prend trois formes : le rôle décisif du hasard, qui exclut toute nécessité<sup>16</sup> ; « *l'ironie de la vie* », les choses ne se déroulant jamais comme les humains l'ont programmé ; et le néant de l'homme, « *vil fétu* » perdu dans un univers disproportionné. La contingence découle de son athéisme et de son matérialisme radical, qui réfute tous les idéaux trompeurs : en l'absence d'un dieu créateur ou organisateur du *chaos* en *cosmos*, il n'y a rien qui puisse donner un sens à la vie : « *Les choses n'ont pas de raison d'être, et la vie est sans but, puisqu'elle est sans lois* » ; la vie elle-même ne cessant d'apporter des démentis cinglants à « *la théorie des causes finales* », ce serait une « *grande folie que de chercher une raison aux choses*<sup>17</sup> ».

Mais les hommes s'obstinent à pratiquer la politique de l'autruche<sup>18</sup> en s'absorbant dans leurs agitations larvaires, et ils se raccrochent à des illusions consolantes : les religions, l'amour, le plaisir, l'argent, le pouvoir, ou les utopies sociales. Agitations stériles et illusions qui « *voile[nt]* » aux hommes « *l'énorme absurdité de leur existence* » et les « *empêche[nt] de s'apercevoir qu'ils existent* » (p. 158), selon Sartre, qui qualifie de « *salauds* » (p. 135<sup>19</sup>) ceux qui les entretiennent – ceux-là mêmes à qui était ironiquement dédié le *Jardin des supplices*<sup>20</sup>. Prêtres, politiciens, patrons, juges, éducateurs, écrivains bien-pensants tels que Barrès (p. 88) et Bourget (p. 123), et historiens bourgeois qui « *explique[nt] le neuf par l'ancien* » (p. 101), nous dupent en nous faisant croire que tout a un sens et « *obéit à des lois fixes et immuables* » (p. 223). À ces hérauts de la bourgeoisie que « *jamais le moindre doute n'avait traversés* » (p. 122), le peuple reconnaissant dresse des statues et vient au musée admirer leurs portraits... Quant à ceux qui s'apitoient sur les misères humaines *in abstracto*, ce sont des « *aveugles humanistes* » (p. 171) : laïcs, chrétiens ou communistes, ils croient naïvement contribuer au progrès par l'engagement politique, tel « *ce pauvre Guéhenno* » (p. 171), incarnation de l'humanisme Troisième République, ou l'Autodidacte, qui se fait gloire d'avoir adhéré à la S.F.I.O.. Ils participent à la mystification générale, en faisant croire que tout se tient et que tout finira par aller bien : ils sont les complices des « *salauds* », car « *un droit n'est jamais que l'autre aspect d'un devoir* » (p. 122), et mettre en avant « *le bouquet des Droits de l'Homme et du Citoyen* » (p. 129), c'est justifier la soumission de l'individu à l'ordre social. Pour l'anarchiste

<sup>12</sup> « *Tout ce qui reste de réel en moi, c'est de l'existence qui se sent exister. [...] Personne. Pour personne, Antoine Roquentin n'existe. Ça m'amuse. Et qu'est-ce que c'est que ça, Antoine Roquentin ? C'est de l'abstrait* » (p. 239).

<sup>13</sup> « *Je n'existe ni en moi, ni dans les autres [...]. Je suis cette chose inconcevable et peut-être unique : rien* » (*Dans le ciel*, chapitre VIII ; *Œuvre romanesque*, tome II, p. 50).

<sup>14</sup> Son idéal impliquait une ascèse douloureuse, d'inspiration schopenhauerienne, pour se libérer des faux biens et des idéaux mortifères : il souhaitait être « *une chose insaisissable* » et « *un Rien* » plutôt qu'« *un Jésus-Christ, un Mahomet, un Napoléon* » (*L'Abbé Jules*, chapitre III de la deuxième partie ; *Œuvre romanesque*, tome II, p.470).

<sup>15</sup> L'expression est d'Albert Camus, à propos de *La Nausée* dont il rend compte dans *Alger républicain* le 20 octobre 1938 (voir *Essais* d'Albert Camus, Bibliothèque de la Pléiade, 1965, p. 1417).

<sup>16</sup> Le narrateur du *Calvaire* (1886), en prend conscience dans l'angoisse, car il n'a aucun souvenir des événements imprévisibles qui ont gouverné toute son existence à venir.

<sup>17</sup> Octave Mirbeau, « ? », *L'Écho de Paris*, 25 août 1890.

<sup>18</sup> Ainsi le docteur Rogé « *voudrait se masquer l'insoutenable vérité : qu'il est seul, sans acquis, sans passé, avec une intelligence qui s'empâte, un corps qui se défait* » (*La Nausée*, p. 102).

<sup>19</sup> Dans *L'existentialisme est un humanisme* (pp. 84-85), Sartre appelle « *salauds* » ceux qui « *essaieront de montrer que leur existence est nécessaire, alors qu'elle est la contingence même de l'apparition de l'homme sur la terre* ».

<sup>20</sup> « *Aux Prêtres, aux Soldats, aux Juges, aux Hommes qui éduquent, dirigent, gouvernent les hommes, je dédie ces pages de meurtre et de sang, O. M.* » (*Œuvre romanesque* de Mirbeau, t. II, p. 163).

Mirbeau, les *mauvais bergers*<sup>21</sup> de la République et les collectivistes, tels que Guesde et Jaurès, étaient en pratique complices des atrocités perpétrées au nom du Progrès, de la Démocratie et de l'héritage de la Révolution française : les uns exercent le pouvoir, les autres ne proposent aux opprimés qu'un avenir encore pire, où l'individu, embrigadé et uniformisé, sera l'esclave d'un État tentaculaire<sup>22</sup>. Pour des individualistes, tous les dirigeants, même animés de bonnes intentions, sont *a priori* discrédités, car ils trompent les citoyens et les sacrifient à des projets qui les dépassent : il importe de faire tomber leurs masques et apparaître leurs *grimaces* pour ce qu'elles sont.

Concept philosophique, la contingence a donc des implications politiques<sup>23</sup>. Elle permet aussi d'opposer la masse crétinisée des larves indifférenciées aux individus qui en ont pris conscience, comme Roquentin ou Célestine, qui se libèrent du prêt-à-penser, refusent de s'intégrer<sup>24</sup> et sont prêts à en payer le prix. Puisque la conscience de la contingence est la condition de la liberté, il est important de la faire éprouver par les lecteurs, grâce à l'expérience phénoménologique de personnages de fiction, puis de la leur faire saisir intellectuellement. Sartre et Mirbeau ont adopté pour cela la forme d'un journal, présenté comme un document par ceux qui le publient : le romancier lui-même, pour celui de Célestine, et d'anonymes « *éditeurs* », pour celui de Roquentin. La forme du journal présente trois intérêts majeurs.

Tout d'abord, le diariste n'est pas censé faire de la "littérature", avec tout ce que ce mot implique d'artifice, d'édulcoration, et de duperie<sup>25</sup>. À ce refus de la "littérature" s'ajoute le refus du naturalisme, honni par les deux romanciers, alors que leurs romans prêtent le flanc à une lecture naturaliste. Ils se sont donc évertués à supprimer tout ce qui faciliterait ce contresens, et la forme du journal y contribua par le brouillage de la chronologie et l'insertion de chapitres hors-d'œuvre<sup>26</sup> ou d'hallucinations à tonalité "fantastique".

Ensuite, le récit est subjectif et ne nous fournit qu'une perception personnelle de la "réalité", déformée par l'imagination du scripteur, en rupture avec le "réalisme" romanesque du XIX<sup>e</sup>, selon lequel il existe une "réalité" indépendante du regard. La "focalisation interne" laisse aussi planer le doute sur la véracité des événements rapportés. Elle permet encore de différencier l'observateur distancié et les insectes humains qui s'agitent dérisoirement sous ses yeux, incitant les lecteurs à partager son dégoût et à s'interroger : elle contribue donc à les mettre sur les chemins de la liberté.

Troisième intérêt : écarter le piège du finalisme inhérent à tout récit. Alors que des mémoires sont rédigés par un narrateur qui tente de donner un sens à son passé à la lumière du présent, le journal décompose la vie en séquences qui se suivent sans s'enchaîner, sans finalité apparente<sup>27</sup>. La discontinuité y est la règle, et c'est arbitrairement que le diariste note des événements ou des bribes de dialogues, donnant une impression de collage<sup>28</sup>. Les répliques mises bout à bout, hors situation, rapprochent aussi le récit d'une saynète et mettent en lumière la vacuité du langage, suscitant le « *sentiment de l'absurde* ». <sup>29</sup>

En faisant de la contingence le principe de sa déconstruction du roman, prélude à sa mise à mort<sup>30</sup>, Mirbeau est bien un précurseur de l'existentialisme sartrien. Il en va de même de la nausée,

<sup>21</sup> *Les Mauvais bergers* est le titre d'une tragédie prolétarienne de Mirbeau, représentée en décembre 1897.

<sup>22</sup> Voir Octave Mirbeau, « Questions sociales », *Le Journal*, 20 décembre 1896.

<sup>23</sup> C'est ce que révélait le terme de « *factum* » employé par Sartre.

<sup>24</sup> « *Je ne veux pas qu'on m'intègre* », s'écrit Roquentin (p. 168).

<sup>25</sup> « *Se méfier de la littérature. Il faut écrire au courant de la plume ; sans chercher les mots* », note Roquentin pour sa gouverne (p. 84). Quant à Mirbeau, il feint d'avoir corrigé le manuscrit de Célestine et d'« *en avoir altéré la grâce un peu corrosive* » et « *remplacé par de la simple littérature ce qu'il y avait dans ces pages d'émotion et de vie* » (p. 379).

<sup>26</sup> Mirbeau introduit dans le journal de Célestine des chapitres entiers qui n'ont rien à y faire, par ex. le chapitre X

<sup>27</sup> Roquentin expose ainsi le finalisme du récit traditionnel : « *On a l'air de débiter par le commencement. [...] Et en réalité c'est par la fin qu'on a commencé. Elle est là, invisible et présente [...] La fin est là qui transforme tout. [...] Et le récit se poursuit à l'envers : les instants ont cessé de s'empiler au petit bonheur les uns sur les autres, ils sont happés par la fin de l'histoire qui les attire et chacun d'eux attire à son tour l'instant qui le précède* » (p. 62).

<sup>28</sup> Mirbeau a déjà mis en œuvre ce procédé dans *Le Jardin des supplices*, collage de textes conçus indépendamment. Contat et Rybalka parlent aussi d'un « *esthétique du collage* » chez Sartre, révélée par le nom même du diariste : « *roquentin* » désignait le chanteur de « *chansons composées de fragments d'autres chansons et cousus ensemble, de manière à produire le plus souvent des effets bizarres* » (*Œuvres romanesques* de Sartre, Pléiade, 1981, p. 1674).

<sup>29</sup> Mirbeau multiplie aussi les points de suspension, qui signifient une complicité avec les lecteurs, font ressentir la discontinuité des choses et l'impuissance du langage, et introduisent une ouverture et une pincée de mystère..

<sup>30</sup> Mise à mort à laquelle vont contribuer *Les 21 jours d'un neurasthénique* (1901), *La 628-E8* (1907) et *Dingo* (1913).

dont *Le Journal* nous fournit un avant-goût saisissant. Le mot apparaît dès le chapitre III<sup>31</sup>. Mais plus important est le dégoût omniprésent, qui prend des formes physiologiques contribuant à le rendre sensible aux lecteurs.

## LA NAUSÉE

Il est suscité au premier chef par la condition servile qui place Célestine sous la férule de maîtres stupides, grotesques et odieux<sup>32</sup>. L'écœurement que provoque « *ce milieu de mornes fantoches* » (p. 625) dévoile ce fléau social qui transforme un être humain en « *une bête de servage* » (p. 559). Il résulte aussi des « *turpitudes* » de la société bourgeoise, dont elle nous fait découvrir les dessous nauséabonds : « [...] *il y a un moment où le dégoût l'emporte, où la fatigue vous vient de patauger sans cesse dans de la saleté...* » (p. 460). Dans son entreprise de démystification, elle ne laisse rien échapper des « *bosses morales* » (p. 396) de ses maîtres, dont l'inexplicable contingence heurte son exigence de sens<sup>33</sup>. Elle nous fait pénétrer dans les coulisses du théâtre du "beau" monde, elle arrache le masque de respectabilité des puissants, débusque les crapuleries camouflées derrière les belles manières, et nous impose son constat vengeur : « *Si infâmes que soient les canailles, ils ne le sont jamais autant que les honnêtes gens* » (p. 510). Mais ce dégoût face à un ordre social inhumain s'enracine dans un écœurement existentiel : la pourriture morale des dominants reflète la pourriture universelle, d'où, dialectiquement, germe toute vie<sup>34</sup>, et le romancier s'emploie à susciter une « *nausée* » existentielle, comme le fera Sartre à son tour.

En premier lieu, la mort est omniprésente<sup>35</sup>. Nombre de personnages disparaissent dans des conditions impressionnantes : meurtre de la petite Claire, « *horriblement violée* » (p. 498), mort du fétichiste Rabout (p. 387), du jeune tuberculeux (p. 487), de la femme du jardinier (p. 623) et de la servante-maîtresse de Mauger (p. 576). Plus effrayant encore, Thanatos est perpétuellement en travail au sein même de la vie : « *la différence n'est que de degrés entre les morts et les vivants qui, eux aussi, perdent la substance vitale ou demeurent sous la menace constante d'une liquéfaction*<sup>36</sup> ». La mort exerce aussi son emprise sur toutes les choses inertes, qui semblent mortes ou moribondes. Enfin, Thanatos est inséparable d'Éros, comme l'illustrent l'épisode des bottines, le viol de la petite Claire, le mortifère enlacement de Célestine et de Georges et sa fascination pour Joseph, qu'elle est prête à suivre « *jusqu'au crime* » (p. 667). Quoique à degré moindre, Thanatos est aussi très présent dans *La Nausée* : des personnages portent la mort en eux<sup>37</sup> et la vie est une marche inexorable vers la mort : « *Quelque chose commence pour finir ; l'aventure ne se laisse pas mettre de rallonge ; elle n'a de sens que par sa mort. Vers cette mort qui sera peut-être aussi la mienne, je suis entraîné sans retour. Chaque instant ne paraît que pour amener ceux qui suivent* » (p. 59).

Deuxième aspect du dégoût : l'ennui, véritable *leitmotiv* de Célestine (« *je m'ennuie ici... je m'ennuie... je m'ennuie!...* », p. 452), en partie lié à l'enlèvement provincial, révélateur de la vacuité existentielle. Aucun but ne vient donner du sens à une existence vide, immobile comme la mort, où « *il n'arrive rien... jamais rien* » (p. 497), où toutes les places se ressemblent (p. 571), où les rêves viennent se briser sur le roc de la réalité (p. 496). Le tragique de notre condition sourd de la quotidienneté : l'ennui, « *c'est l'expérience du vide* » dont parle Comte-Sponville. Roquentin étouffe aussi « *au milieu de cet immense ennui*<sup>38</sup> » (p. 190). Jetant un regard rétrospectif sur ce qu'il croyait être des aventures, il se retrouve les mains vides : « *Quand on vit, il n'arrive rien. Les décors*

<sup>31</sup> « *Une nausée me retourne le cœur, me monte à la gorge impérieusement, m'affadit la bouche...* » (p. 422).

<sup>32</sup> « *Tous hypocrites, tous lâches, tous dégoûtants, chacun dans leur genre...* » (p. 553).

<sup>33</sup> Ainsi se demande-t-elle, à propos des Lanlaire, « *à quoi ils servent et ce qu'ils font sur la terre* » (p. 397).

<sup>34</sup> « *Il s'exhale du Journal d'une femme de chambre une âcre odeur de décomposition des chairs et de corruption des âmes, qui place l'œuvre sous le signe de la mort* », écrit Serge Duret (« Éros et Thanatos dans *Le Journal d'une femme de chambre* », Actes du colloque *Octave Mirbeau* d'Angers, Presses de l'Université d'Angers, 1992, p. 249).

<sup>35</sup> Il est symptomatique qu'on relève 126 occurrences des mots « mort », « mourir » et « mortel » et 23 occurrences d'autres termes connotant la mort.

<sup>36</sup> Serge Duret, art. cit., pp. 250-251. Il ajoute que « *la santé n'apparaît que comme pure illusion, comme un voile trompeur qui masque un état morbide naturel à l'être humain* ».

<sup>37</sup> Le Dr Rogé « *ressemble un peu plus chaque jour au cadavre qu'il sera* » (p. 102), la caissière du café Mably « *a une maladie dans le ventre* » et « *pourrait doucement sous ses jupes* » (p. 83).

changent, les gens entrent et sortent, voilà tout. Il n'y a jamais de commencement. Les jours s'ajoutent aux jours sans rime ni raison » (p. 61). Il a l'impression saumâtre que le temps cesse de couler – « *Je ne distingue plus le présent du futur* » – et que, quand quelque chose finit par arriver, « *on est écœuré parce qu'on s'aperçoit que c'était déjà là depuis longtemps* » (p. 50). Il en conclut qu'« *il faut bien tuer le temps* » (p. 158) en s'amusant à des jeux dérisoires. Son départ de Bouville pour transmuier son expérience en un livre suffira-t-il pour qu'il échappe à l'ennui mieux que les « *imbéciles* », pour qui « *Demain* » n'est jamais qu'« *un nouvel aujourd'hui* » (p. 223) ? C'est douteux, car pour Sartre, cet ennui est consubstantiel à notre misérable condition<sup>39</sup>.

Troisième source de dégoût : l'inauthenticité des êtres. Déjà, dans *Dans le ciel*, Mirbeau dénonçait la transformation d'enfants potentiellement intelligents et sensibles en « *croupissantes larves* » : « *Combien rencontrez-vous dans la vie de gens adéquats à eux-mêmes*<sup>40</sup> ? » Le journal de Célestine répond par la négative, en nous donnant à voir le *theatrum mundi* et ses peu ragoûtantes coulisses. Il ne nous présente que des personnages diversement inadéquats à eux-mêmes, soit parce qu'ils ont été crétinisés, soit parce qu'ils jouent un rôle convenu dans la comédie sociale, aussi bien les maîtres, toujours en représentation, que les domestiques, « *monstrueux hybride[s] humain[s]* » (p. 496), condamnés au mensonge par leur condition servile<sup>41</sup>. À regarder s'agiter ces « *fantoches* », le lecteur est partagé entre « *cette tristesse et ce comique d'être un homme* », « *tristesse qui fait rire, comique qui fait pleurer les âmes hautes* » (p. 377). Ce rire est décapant : Célestine traque les « *turpitudes* » des nantis et les **maux** du désordre établi et parvient, grâce aux **mots**, à nous faire rire de ce qui devrait nous désespérer. Le comique est ici inséparable de l'étrangeté, du décalage entre ce qu'on attend et le spectacle grotesque ou odieux qu'offrent les « *cabots* ». Son regard nous oblige à les « *dénaturaliser* » et à en percevoir l'absurdité, ce qui est « *comique* », ou la monstruosité, ce qui est « *triste* » ou « *horrible* » : il est subversif en soi. Chez Sartre, l'inauthenticité résulte aussi de l'éducastration bourgeoise qui conditionne les hommes à reproduire les mêmes rôles<sup>42</sup> : on se transmet comme « *naturelles* » les mêmes idées toutes faites et chacun pense la même chose au même moment<sup>43</sup> et agit d'une façon purement mécanique<sup>44</sup>. Malgré sa noirceur, la féroce caricature du bourgeois, néant intellectuel et moral, relève du comique et confine parfois au canular<sup>45</sup>. Mais, à la différence du déterminisme zolien, qui offre des excuses aux personnages, Sartre ne leur en reconnaît aucune<sup>46</sup> et, affirmant leur liberté, aboutit à « *une morale d'action et d'engagement*<sup>47</sup> ».

Enfin il y a « *les choses* » : épaisses, opaques, gluantes, flasques ou molles, elles suscitent le dégoût. Dans *Le Journal*, il n'est question que de pourriture, de liquides visqueux, d'odeurs fétides, de suie et de brumes, et de choses écœurantes – ordures, crachats ou vomi –, comme si l'air pur, le soleil, les fleurs et les parfums n'avaient pas voix au chapitre. Dans *La Nausée*, nombreux sont aussi les objets visqueux et gluants, parfois atteints de la nausée qu'ils provoquent<sup>48</sup> ; et la

<sup>38</sup> Il écrit un peu plus loin : « *Je m'ennuie, c'est tout. De temps en temps je bâille si fort que les larmes me roulent sur les joues. C'est un ennui profond, profond* » (p. 221).

<sup>39</sup> En 1926, héritier de Pascal, il écrivait : « *Au fond de l'être humain comme au fond de la nature, je vois la tristesse et l'ennui* » (*Les Nouvelles littéraires*, novembre 1926 ; cité par Annie Cohen-Solal, *Sartre*, Gallimard, 1985, p. 108).

<sup>40</sup> *Dans le ciel*, chapitre VIII (*loc. cit.*, p. 52).

<sup>41</sup> Il en va de même, *a fortiori*, des professionnels du mensonge que sont les prêtres, les politiciens et les écrivains bourgeois tels que Paul Bourget, tête de Turc de Mirbeau.

<sup>42</sup> Par exemple, « *les vraies dames ne savent pas le prix des choses* » (p. 70), et les jeunes se « *jouent la comédie* » les uns aux autres en parlant de football (p. 169).

<sup>43</sup> Roquentin commente ainsi le passage de « *dames en noir* » devant la statue d'Impétra : « *Elles n'ont pas besoin de le regarder longtemps pour comprendre qu'il pensait comme elles, tout juste comme elles, sur tous les sujets* » (p. 46).

<sup>44</sup> « *Du mécanique plaqué sur du vivant* », disait Bergson définissant le comique.

<sup>45</sup> C'est ce qu'a bien vu Marc Jean Bertrand (*Faits et méfaits du rien dans les romans de Sartre*, thèse dactylographiée, Université de Montpellier III, p. 227).

<sup>46</sup> « [...] si, comme Zola, nous déclarions qu'ils sont ainsi à cause de l'hérédité [...], les gens seraient rassurés, ils se diraient : voilà, nous sommes comme ça, personne ne peut rien y faire ; mais l'existentialiste, lorsqu'il décrit un lâche, dit que ce lâche est responsable de sa lâcheté » (*L'existentialisme est un humanisme*, Nagel, 1970, pp. 59-60).

<sup>47</sup> *Ibidem*, pp. 62-63. Contat et Rybalka notent pour leur part que, dans *La Nausée*, « *la seule positivité est dans le refus* » : « *La démystification est tout le contraire du nihilisme* », puisqu'« *elle postule au moins la possibilité de l'authenticité* » (*Œuvres romanesques de Sartre*, Bibliothèque de la Pléiade, 1981, p. 1670).

<sup>48</sup> C'est ce qu'expose Sartre dans son « *Prière d'insérer* » : « *Est-ce Roquentin qui a changé ? Est-ce le monde ? Des murs, des jardins, des cafés sont brusquement pris de nausée* » (*Les Écrits de Sartre*, Gallimard, 1970, p. 61).

minéralisation des êtres humains<sup>49</sup>, ou l'animalisation des parties du corps, toujours prêtes à prendre leur autonomie<sup>50</sup>, alimentent le dégoût. De plus, comme Mirbeau, Sartre se plaît à filer la métaphore de la boue<sup>51</sup>, symbole de la pourriture des classes privilégiées et de l'emprisonnement dans la matière, qui menace d'envahir la ville, prélude à sa minéralisation. Toutes ces choses, où s'enlisent les volontés, sont sans prise sur elles-mêmes, et Sartre les oppose à la conscience de Roquentin, qui lui permettra peut-être d'exercer sa liberté. Car, plus que des sensations physiques de dégoût, les choses suscitent une impression d'étrangeté et d'épaisseur fascinantes, même son propre visage, qu'il n'arrive pas à « *comprendre* » (p. 32)<sup>52</sup> : la « *Nausée* » résulte plus d'une réflexion sur l'existence que du contact avec les choses, qui frappent davantage par leur « *effrayante et obscène nudité* » (p. 180) que par leur propension à la liquéfaction ; elles opposent une résistance à la saisie de l'esprit, non à cause de leur mystère, mais parce qu'elles nous contraignent « *à comprendre qu'il n'y a rien à comprendre*<sup>53</sup> ». Quant aux mots, ils ne sont qu'un masque trompeur : les choses sont « *les innommables* » (p. 178). Or, quand les mots s'évanouissent, c'est « *la signification des choses* » qui s'évanouit avec eux (p.179).

La nausée sartrienne est plus métaphysique qu'existentielle et s'accompagne d'une angoisse, liée pour une part à la liberté impliquée par la prise de conscience de l'universelle contingence et condamnant l'individu à faire des choix sans en lui donner les moyens<sup>54</sup>, et, pour une autre part, au fait que la contingence de l'imprévisible nature fait d'elle un danger permanent pour les hommes, aveuglés par leur croyance routinière en un ordre immuable<sup>55</sup>.

## DE L'ÉCRITURE À L'ACTION

Au terme de son journal, Roquentin s'arrache à l'engluement. Grâce à son expérience du néant, il est devenu autre chose et, du dégoût initial, est passé à une révolte positive. S'il échoue à « *ressusciter* » Rollobon, il ne renonce pas à l'écriture, puisqu'il envisage de tirer profit de son expérience dans « *une autre espèce de livre*<sup>56</sup> ». Mais ce qu'il n'a sans doute jamais écrit, Sartre, lui, l'a publié, se libérant lui aussi de toute contingence, échappant à l'enlissement par la « *nécessité* » de l'écriture et construisant ainsi sa propre identité<sup>57</sup>. Si le lecteur éprouve à son tour une vague « *honte* », c'est un premier pas vers la conscience de sa responsabilité, de la nécessité d'une autre vie, d'un autre ordre social<sup>58</sup>. Seulement Sartre n'a pas encore la moindre idée des contours de cette société, et l'anarchisme inhérent à sa vision du monde n'est pas même conscient<sup>59</sup>. Et puis il considère, comme Mirbeau, qu'un romancier n'a pas à proposer un contre-modèle de société : guère plus avancé que Roquentin, il n'oppose à l'enlissement provincial qu'« *une farouche solitude, et non pas la fraternité*<sup>60</sup> ». Il lui faudra l'expérience de la guerre et de l'Occupation pour dépasser ce

<sup>49</sup> Par exemple, la femme de ménage Lucie « *a l'air minéralisée comme tout ce qui l'entoure* » (p. 45).

<sup>50</sup> Roquentin note que, à la différence de la pensée, « *le corps, ça vit tout seul* » (p. 142).

<sup>51</sup> Ce n'est évidemment pas un hasard s'il a choisi de rebaptiser Bouville la bonne ville du Havre.

<sup>52</sup> Ainsi en va-t-il de ce « *verre de bière, là, sur la table* » (p. 19), ou de ce morceau de papier qu'il se sent incapable de saisir (p. 22), ou de ce galet qui lui a communiqué « *une sorte de nausée dans les mains* » (p. 22).

<sup>53</sup> La formule est de Marc Jean Bertrand (*op. cit.*, p. 210). Il précise ainsi son analyse : « *L'existence n'a pas de mystère et la "nausée" est sans doute la découverte déçue de cette absence fondamentale de secret* » (*ibid.*).

<sup>54</sup> « *Je suis plein d'angoisse : le moindre geste m'engage. Je ne peux pas deviner ce qu'on veut de moi. Il faut pourtant choisir* » (p. 82).

<sup>55</sup> « *Je la vois, moi, cette nature, je la vois... Je sais que sa soumission est paresse, je sais qu'elle n'a pas de lois : [...] elle n'a que des habitudes, et elle peut en changer demain* » (p. 223).

<sup>56</sup> Un livre où l'on devinerait, « *derrière les mots imprimés, derrière les pages, quelque chose qui n'existerait pas, qui serait au-dessus de l'existence* » (p. 250).

<sup>57</sup> Avec une auto-ironie réjouissante, il précisera dans *Les Mots* les effets positifs de ce dédoublement fictionnel : « *Je réussis à trente ans ce beau coup : d'écrire dans La Nausée l'existence injustifiée, saumâtre, de mes congénères et mettre la mienne hors de cause. J'étais Roquentin, je montrais en lui, sans complaisance, la trame de ma vie ; en même temps j'étais moi, l'élu, l'annaliste de l'enfer, photomicroscope de verre et d'acier penché sur mes propres sirops protoplasmiques. [...] J'étais heureux* » (*Les Mots*, "Folio", 1972, p. 21).

<sup>58</sup> C'est pourquoi Contat et Rybalka décèlent un « *anarchisme de gauche* », foncièrement différent de celui de Céline.

<sup>59</sup> « *J'ai changé en ce sens que j'étais anarchiste sans le savoir quand j'écrivais La Nausée ; et je ne me rendais pas compte que ce que j'écrivais là pouvait avoir un commentaire anarchiste* » (*Situations X*, Gallimard, 1976, p. 155).

<sup>60</sup> Michel Contat, « *De Melancholia à La Nausée* », *Dix-neuf / Vingt*, n° 10, octobre 2000, p. 157.

détachement individualiste et affirmer, à la Libération, la responsabilité de l'écrivain dans la cité. Reste que la prise de conscience de la contingence et la rédaction de *La Nausée* constituent un premier pas vers l'engagement : il lui a fallu en passer par ce moment de pure négativité pour aboutir à la révolte et découvrir les valeurs qui dictent son engagement. De la solitude de l'homme frappé par la contingence, il passera à la solidarité à la faveur d'une rencontre avec l'Histoire.

Quand Mirbeau publie son roman, il y a beau temps qu'il s'est engagé dans un combat pour la Justice, et il sort de deux années de combat dreyfusard. Mais avant de devenir ce « *justicier qui a donné son cœur aux misérables et aux souffrants de ce monde*<sup>61</sup> », il a dû faire ses armes et ses preuves comme secrétaire particulier, comme journaliste à gages et comme "nègre". Cette expérience nauséuse, il l'assimile tantôt à la domesticité, le secrétaire vidangeant les âmes de ses patrons comme les domestiques vident leurs pots de chambre, tantôt à la prostitution, le pisse-copie faisant le trottoir dans son journal comme « *la fille publique* » sur le pavé parisien<sup>62</sup>. Aussi a-t-il consacré à ses sœurs de misère un essai, *L'Amour de la femme vénale*, et a-t-il stigmatisé la servitude humaine dans *Le Journal*, par le truchement d'une soubrette qui n'a rien d'une prolétaire ordinaire : elle possède un regard aigu, n'a pas sa langue dans sa poche et compte mettre à profit le fruit de ses observations le jour où la guerre des classes en arrivera à l'heure des « *comptes* » et de la « *revanche*<sup>63</sup> ». C'est par l'écriture qu'advient la vengeresse révélation de l'injustice sociale et des tares des nantis, prélude à leur renversement<sup>64</sup>. Alors son journal constituera une « *arme terrible* ». En attendant, elle est hors d'état de passer à l'acte et met sur le compte de « *la servitude* », que les gens de maison ont « *dans le sang* » (p. 573), son incapacité à mettre ses actes en harmonie avec ses analyses. Pour finir, au lieu de s'engager sur *le chemin de la liberté* par la révolte, elle choisira la voie de l'ascension sociale et du conformisme bourgeois. Mais si cette triste fin sanctionne la défaite de ses valeurs, du moins reste-t-il son témoignage écrit, qui devient, entre les mains du romancier, une arme d'accusation, en même temps qu'il lui sert d'exutoire et de thérapie, pour accepter sans trop de dégoût un passé de douteuses compromissions.

Ainsi, Sartre et Mirbeau ont prêté leur plume à des diaristes qui assument leur liberté par l'écriture, et grâce auxquels ils ont pu se purger d'un dégoût existentiel et social, tout en faisant de l'œuvre littéraire une action.

## L'ENGAGEMENT

Quand l'écriture ne leur a plus suffi, ils se sont lancés dans l'action politique, si contraire à leurs aspirations<sup>65</sup>. La mauvaise conscience a sans doute joué un rôle déterminant dans la virulence compensatoire de leur engagement tardif, et bon nombre des cibles leur sont communes : les *mauvais bergers* de la politique, l'armée, l'Église, le patronat, les puissances d'argent, le colonialisme, l'académisme, et toutes les institutions, conventions et valeurs bourgeoises. Tous deux sont des révoltés assoiffés de justice, qui ont décidé de se battre aux côtés des sans-voix, sans séparer l'éthique et le politique, tout en acceptant d'inévitables compromis : dans la lutte éternelle des faibles contre les forts, ils ont choisi leur camp. Leurs engagements ne sont pas pour autant assimilables et on peut dégager trois différences majeures.

Celui de Mirbeau repose avant tout sur la pitié. Non cette pitié égoïste des riches face au *spectacle* de la misère, mais une pitié active, reposant sur une véritable sympathie pour les misérables. Malgré son pessimisme, *Le Journal* s'inscrit dans ce combat en dénonçant une des turpitudes les plus révoltantes de la société bourgeoise : la domesticité, forme actualisée de

<sup>61</sup> Émile Zola, lettre à Mirbeau du 3 août 1900 (*Correspondance*, C.N.R.S., tome X).

<sup>62</sup> Voir notamment *Les Grimaces* du 29 septembre 1883.

<sup>63</sup> « *Ramasser ces aveux, les classer [...], en attendant de s'en faire une arme terrible, au jour des comptes à rendre, c'est une des grandes et fortes joies du métier, et c'est la revanche la plus précieuse de nos humiliations* » (p. 396).

<sup>64</sup> « *Ils ont beau être riches, avoir des frusques de soie et de velours, des meubles dorés : ils ont beau se laver dans des machins d'argent et faire de la piaffe... je les connais !... Ça n'est pas propre...* » (p. 451).

<sup>65</sup> À l'ère des attentats, Mirbeau a participé au combat des anarchistes contre les lois "scélérates", puis s'est jeté à corps perdu dans la bataille dreyfusarde pour la Vérité et la Justice ; Sartre a fondé les *Temps modernes* et le R.D.R., s'est engagé contre la guerre d'Algérie, s'est rallié au P.C.F., plus tard à la Cause du peuple, et s'est démené pour remplir sa « *mission d'intellectuel révolutionnaire* » (la formule est d'Annie Cohen-Solal, *op. cit.*, p. 616).

l'esclavage<sup>66</sup>, et les bureaux de placement, modernes « *trafiquants d'esclaves* » (p. 610)<sup>67</sup>. En s'attaquant à la « *servitude civilisée* », Mirbeau espère faire prendre conscience aux opprimés que leur condition n'a rien d'une fatalité, car elle résulte de la surexploitation de leur force de travail par les nantis<sup>68</sup>, et susciter dans l'opinion un scandale qui oblige les gouvernants à mettre un terme à cette honte d'une société de classes. En donnant la parole à une prolétaire jugeant ses maîtres, ce qui est subversif, en nous obligeant à jeter sur les choses un regard neuf, en nous faisant découvrir l'abus sous la règle et des horreurs sociales insoupçonnées, il transmue sa pitié douloureuse en une action politique susceptible de bouleverser l'ordre des choses.

Chez Sartre, la pitié ne joue guère de rôle. À sa durable insensibilité de privilégié a succédé une rage qui lui a inspiré des pages passionnées où, plus qu'une fibre sociale, vibre son dégoût devant l'abjection des bourgeois. Alors que Mirbeau a toujours été confronté aux duretés de la vie du peuple, dans *La Nausée* le populisme se réduit à l'évocation de simples décors. Sartre reconnaîtra qu'il lui manquait alors « *le sens de la réalité* » et a dû faire « *un lent apprentissage du réel*<sup>69</sup> ». Mais, même juché sur son bidon à Billancourt, il a continué, selon sa biographe, à militer « *de manière assez mécanique* », quand il n'a pas été « *absent tout simplement*<sup>70</sup> ». Son engagement découle d'une théorisation du concept de "liberté". Pour lui, tout homme est engagé, *volens nolens*, puisqu'il est condamné à faire des choix témoignant de ce qu'il s'est fait et des valeurs sous-jacentes à ses actions, qui seules décident de ce qu'il a voulu. Le mot "engagé" est synonyme d'"embarqué" chez Pascal, car il ne s'agit pas d'un choix volontaire. Cet engagement n'a rien à voir avec l'enrôlement ni avec l'adhésion à un parti, et l'inaction est encore une manière de s'engager, puisque laisser aux autres les mains libres, c'est avoir une part de responsabilité dans leurs actes et leurs crimes<sup>71</sup>. Nier cette responsabilité, sous prétexte que l'artiste doit rester au-dessus de la mêlée, n'est que mauvaise foi. Mais, si tous les hommes sont également libres, quels que soient les déterminismes, ils ne font pas le même usage de leur liberté, et nombreux sont ceux – les fameux « *salards* » – qui préfèrent la nier, pour ne pas subir le poids écrasant de la responsabilité. S'engager, c'est au contraire l'accepter lucidement, assumer ses choix sans faux-fuyants, c'est se projeter dans l'action et transcender sa situation, en conférant à ses actes une valeur qui engage tous les hommes. Est-ce une simple resucée de l'humanisme du « *pauvre Guéhenno* », qui fait de l'homme en général une fin, alors que chaque homme en particulier n'est qu'en projet ? Sartre affirme que non, et, pour fonder une éthique malgré l'absence de Dieu et de "nature humaine", il en revient au principe kantien de l'universalité à conférer aux actions pour en peser la moralité : si je suis libre, « *je ne peux vouloir que la liberté des autres*<sup>72</sup> », et je dois m'engager pour contribuer à leur libération. Mais le glissement d'un humanisme à l'autre, à la faveur d'un changement de définition, résulte moins d'une sensibilité sociale que d'une jonglerie verbale peu convaincante visant à camoufler une faille dans la cohérence du discours. On est alors bien loin de Mirbeau et de son amour des humbles.

Une deuxième différence tient à leur relation aux partis et à leur conception de l'État. Mirbeau est un anarchiste foncièrement individualiste : il se méfie de toute organisation partidariaire, avec sa langue de bois et sa discipline, et il voit dans l'État, non une structure neutre dont le prolétariat puisse s'emparer dans l'intérêt de tous, mais une institution oppressive qu'il convient de « *réduire à son minimum de malfaisance*<sup>73</sup> », à défaut de pouvoir l'éliminer. Le cas de Sartre est différent, car, après avoir « *compris l'urgence d'agir* », et « *sans pour autant renier son dégoût des*

<sup>66</sup> « *On prétend qu'il n'y a plus d'esclavage... Et les domestiques, que sont-ils donc, sinon des esclaves ?... Esclaves de fait, avec tout ce que l'esclavage comporte de vileté morale, d'inévitable corruption, de révolte engendreuse de haines* » (p. 571).

<sup>67</sup> « *Que sont donc les bureaux de placement et les maisons publiques, sinon des foires d'esclaves, des étals de viande humaine ?* » (p. 402).

<sup>68</sup> « *Les pauvres sont l'engrais humain où poussent les moissons de vie, les moissons de joie que récoltent les riches, et dont ils mésusent si cruellement, contre nous* » (p. 571).

<sup>69</sup> Dans *Le Monde* du 18 avril 1964 (cité par Annie Cohen-Solal, *op. cit.*, p. 565).

<sup>70</sup> Annie Cohen-Solal, *op. cit.*, p. 594 et p. 600.

<sup>71</sup> Sartre a accusé Flaubert et Goncourt d'être « *responsables de la répression qui suivit la Commune* », pour n'avoir « *pas écrit une ligne pour l'empêcher* » (« *Présentation* » des *Temps modernes*, n° 1, 1946).

<sup>72</sup> Jean-Paul Sartre, *L'existentialisme est un humanisme*, Nagel, 1970, p. 84.

<sup>73</sup> *Interview* de Mirbeau dans *Le Gaulois*, 25 février 1894.



*partis, des bureaucraties, des enrôlements collectifs*<sup>74</sup> », il a dépassé sa longue phase d'individualisme, où il ne concevait l'action qu'en franc-tireur : il a participé en 1948 à la fondation d'un parti politique de gauche, le R.D.R., puis, malgré son absence d'illusions sur le P.C.F.<sup>75</sup>, il s'est rallié au communisme et a été le plus prestigieux des compagnons de route d'un parti resté stalinien et où l'individu était impitoyablement sacrifié. Il a dû aliéner sa précieuse liberté et son esprit critique, et il s'est sali les mains en se les enchaînant. L'intellectuel libertaire s'est mué en militant : soumission à une organisation conçue sur le modèle militaire, aveuglement volontaire et entorses à la morale du *profanum vulgus*, au nom de valeurs censées la transcender et d'un réalisme politique supposé garant de l'efficacité. Reconnaisant avoir commis « *beaucoup d'erreurs* », il expliquera qu'il a tâché d'être « *un compagnon de route critique* », mais qu'il a été tiraillé « *entre la critique et la discipline*<sup>76</sup> ». Que devient alors cet humanisme révolutionnaire dont il se réclamait en 1946 ?

La troisième différence concerne le rapport à la vérité. Pour Mirbeau, réfractaire à la langue de bois et aux mensonges utiles, la vérité est toujours bonne à dire, même si elle décourage les bonnes volontés, car à quoi servirait une bonne volonté si elle ne s'appuyait pas sur une vision lucide de la situation ? Il n'hésite donc pas à *désespérer Billancourt* en décrivant les rapports sociaux et les prolétaires tels qu'ils sont, et non tels qu'on aimerait qu'ils fussent. Matérialiste radical sans illusions sur les hommes, il refuse le nouvel opium du peuple des lendemains qui ne chanteront jamais et se méfie des grands mots – “progrès”, “science”, “démocratie” ou “socialisme” –, sur l'autel desquels on sacrifie tant de victimes expiatoires. Ainsi *Le Journal* baigne dans une atmosphère morbide peu propice à l'action révolutionnaire et propose un épilogue démoralisant : devenue bourgeoise, Célestine houspille ses bonnes, comme s'il était impossible d'échapper au cycle de la répétition et d'instaurer des rapports sans domination... Pour Mirbeau en effet, l'artiste est celui qui voit, sent et admire ce que les hommes ordinaires, crétinisés et larvisés, jamais ne verront, ne sentiront, n'admireront. La mission de ces « *êtres privilégiés* » consiste à faire partager leurs émotions et à révéler ce qui est camouflé par les « *salauds* ». Dès lors, il est déchiré entre le devoir de l'artiste, exprimer sa vision personnelle avec l'outil des mots, fût-elle démobilisatrice, et celui de l'intellectuel libertaire, œuvrer à l'émancipation des opprimés. L'un aimerait “croire” à la Révolution qui ferait tomber les chaînes des prolétaires ; mais l'autre est trop lucide pour se bercer de semblables billevesées et exprime les choses telles qu'il les perçoit, à travers le filtre de sa personnalité. La contradiction étant au cœur des êtres et des choses, l'ambiguïté de ses œuvres est inévitable ; mais n'est-ce pas une richesse que de nous révéler la complexité du monde et de refuser toute propagande ?

Le cas de Sartre est plus équivoque, car, compagnon de route du P.C., il a menti par omission pour ne pas nuire à la cause du prolétariat international. Sans nier « *l'existence du Goulag* », il ne souhaitait pas « *en faire une arme contre l'U.R.S.S.* », parce qu'il la situait « *du côté [des forces] qui luttent contre les formes d'exploitation de nous connues*<sup>77</sup> ». Ce souci de stratégie politique a entraîné *des accommodements* avec la vérité, qu'il avouera en 1975<sup>78</sup>, mais en recourant à cette « *mauvaise foi* » qu'il a pourtant traquée chez tous les « *salauds* ». Certes, sa « *cécité intellectuelle* » n'a pas perduré, il a fini par rompre avec l'U.R.S.S. et, après avoir soutenu la lutte du peuple vietnamien, il ne s'est pas aveuglé sur la nature du régime communiste. Reste que cette lucidité retrouvée a été tardive et qu'on pourrait retourner contre lui ce qu'il écrivait des écrivains restés muets face au massacre des communards : par son silence, ne serait-il pas complice des crimes de Staline et « *responsable* » du discrédit de l'idéal communiste ? Sur ce plan, l'héritier de Mirbeau, ce n'est pas Sartre, mais Camus qui, par la priorité accordée à l'éthique et par son refus

<sup>74</sup> Annie Cohen-Solal, *Sartre*, Gallimard, 1985, p. 221.

<sup>75</sup> En 1947, il écrivait que « *la politique du communisme est incompatible avec l'exercice honnête du métier littéraire* » (cité par Annie Cohen-Solal, *op. cit.*, p. 381).

<sup>76</sup> Cité par Contat et Rybalka, *Les Écrits de Sartre*, p. 184.

<sup>77</sup> Michel Winock, article cité, *L'Histoire*, février 2005, p. 40.

<sup>78</sup> « *J'ai menti. Enfin, “menti” est un bien grand mot. [...] J'ai dit des choses aimables sur l'U.R.S.S. que je ne pensais pas. Je l'ai fait, d'une part parce que j'estimais que, quand on bien d'être invité par des gens, on ne peut pas verser de la merde sur eux à peine rentré chez soi, et, d'autre part, parce que je ne savais pas très bien où j'en étais par rapport à l'U.R.S.S. et par rapport à mes propres idées. [...] Je ne savais pas qu'ils [les camps] existaient encore après la mort de Staline, ni surtout ce qu'était le Goulag* » (*Situations X*, p. 220 ; cité par Annie Cohen-Solal, *op. cit.*, p. 457).

permanent « *de rejoindre les armées régulières*<sup>79</sup> », a évité le piège de la complicité objective avec le stalinisme. Le véritable réalisme ne serait-il pas du côté des “idéalistes” Mirbeau ou Camus ?

En dépit de ces différences, Sartre présente avec Mirbeau bien des convergences. Tout d’abord, bien qu’ils sentent le soufre et soient « *non récupérables* », ils sont parvenus à une célébrité médiatique, à une reconnaissance sociale et à une influence intellectuelle étonnantes, conquérant des positions de pouvoir à l’intérieur des institutions de la classe dominante.

Ensuite, tous leurs écrits visent à subvertir l’ordre social et culturel existant, en offrant à leurs lecteurs une chance de se libérer des préjugés corrosifs et de devenir les acteurs de leur vie en même temps que des changements sociaux. Ils ont entrepris de dessiller les yeux, de dévoiler une réalité occultée par les organes de désinformation et camouflée derrière les *grimaces* des nantis : *La Nausée* participe de la même volonté de démasquer que *Le Journal d’une femme de chambre*. Ils n’ont pas pour autant cédé à la tentation de l’œuvre à thèse et ont préservé l’ambiguïté de leurs romans, au risque de dérouter les lecteurs avides de prêt-à-penser : quelle “morale” pourrait-on bien tirer des journaux de Célestine et de Roquentin ? Au lecteur de se débrouiller !

Troisième convergence : la vision nauséuse de notre condition et de la société bourgeoise. Mirbeau est plus sensibilisé à la question sociale et inspire un dégoût pédagogique, Sartre cherche surtout à illustrer concrètement une ontologie abstraite développée dans *L’Être et le néant*, mais l’écœurement est le même et traduit une même volonté de rupture avec le monde des larves, une même révolte contre les turpitudes sociales. La nausée qu’ils suscitent constitue un passage obligé vers un engagement ultérieur.

Enfin, ils sont restés fidèles à leurs valeurs éthico-politiques, après les chocs qui les ont révélés à eux-mêmes : le grand tournant de Mirbeau en 1884-1885, la métamorphose de Sartre en 1944. Même pendant son flirt avec l’U.R.S.S., Sartre a mené « *des combats éthiques*<sup>80</sup> », et l’affaire Rosenberg, les guerres d’Indochine et d’Algérie et le Manifeste des 121 ont été pour lui l’équivalent de ce qu’ont été, pour Mirbeau, l’affaire Dreyfus, les massacres coloniaux et la révolution russe de 1905. Tous deux ont incarné « *l’intellectuel-au-service-de-tous-les-opprimés-de-la-terre*<sup>81</sup> » et se sont servi de leur plume, de leur fortune, de leur entregent et de leur célébrité pour constituer un véritable contre-pouvoir intouchable et défendre les sans-grade et les sans-espoir contre les « *salauds* », les Églises, les institutions bourgeoises, les forces d’oppression, d’exploitation et d’aliénation. Ce sont ces combats toujours recommencés qui les honorent infiniment plus que ces dérisoires “honneurs” officiels qui déshonorent et qu’ils ont également refusés.

Pierre MICHEL  
Université d’Angers

---

<sup>79</sup> Albert Camus, *Discours de Suède*, Gallimard, 1958, p. 60.

<sup>80</sup> Annie Cohen-Solal, *op. cit.*, p. 443.

<sup>81</sup> Annie Cohen-Solal, *op. cit.*, p. 467.